

02. La vie spirituelle est un voyage propulsé par notre désir de Dieu

LE PÈLERIN SE MET EN MARCHÉ

Une différence entre l'homme psychique et l'homme spirituel, c'est que le premier cherche fiévreusement à aller mieux, à être heureux, là où le second ne vise qu'à se transformer. Le premier exige des solutions à ses problèmes, il veut se prémunir contre toute souffrance, tandis que le second se forge et s'affine à travers les inévitables épreuves que comporte l'existence. Le premier se montre toujours insatisfait, ses états d'âme étant précaires et jamais assurés, alors que le second laisse sur la rive le petit moi geignard qui s'agite et revendique, afin de **s'avancer au large, à la grâce du vent.**

Lorsque le pèlerin spirituel se met en marche pour le long voyage, il va vers sa jeunesse; il laisse la mort derrière lui, tout ce qui est futile, factice et périssable; il abandonne ses masques et sa carapace, il quitte tout ce qui le retient au passé. Il prend congé du vieil homme pour aller vers la saison nouvelle. C'est sa naissance véritable, ses premiers pas vers l'Infini divin. Comme le dit joliment Madame Guyon (mystique française + 1717), « *il n'y a plus d'hiver pour une âme arrivée en Dieu* ». Semblable au vin nouveau, l'homme intérieur ne peut plus se contenter des systèmes et des schémas de vie auxquels la majorité acquiesce sans se poser de questions. Lui, il s'est levé et il s'est mis en route. Les réponses toutes faites et les explications du monde ne sauraient le satisfaire: **il désire frayer son chemin particulier,** il a soif de mystère et d'immensité. Déjà, il s'est éveillé à sa dimension transcendante, à la souveraineté de l'esprit. Ainsi, sans regret, il laisse les morts ensevelir les morts (Lc 9, 60) — toutes ses habitudes sclérosantes, ses rêveries stériles et ses chagrins de plomb. Sans se retourner, **il se hâte sur le chemin de la Vie** dont il savoure déjà les prémices en son cœur.

Ce départ est nécessairement une coupure: l'abandon de tout ce que le pèlerin croyait savoir, croyait aimer, voulait garder, et l'entrée dans un monde nouveau où il croisera très peu de voyageurs. N'appartenant plus à la conscience commune, ignorante et passive, s'étant pour toujours dégagé du théâtre d'ombres où une humanité fantomatique se donne en représentation, il advient à sa solitude en même temps qu'à sa précieuse liberté.

LE PÈLERINAGE INTÉRIEUR

Mais il est aussi possible de se tourner vers l'intérieur, vers cet espace très vaste et préservé où palpite l'étincelle divine, où réside le Royaume. À ce propos, il est troublant que la phrase prononcée par Jésus et rapportée par l'évangéliste Luc ait été traduite de façon fort différente. Là où le Christ déclare: **le Royaume est « en vous »**, « *à l'intérieur de vous* », plusieurs traductions françaises écrivent: il est « *parmi vous* », « *au milieu de vous* », ce qui fait de l'avènement du Royaume divin une sorte de phénomène sociologique ou de mouvement politique en marche.

Ici encore, l'extériorité cherche à triompher de l'intériorité, du moins à la faire oublier. Quelle en est la raison? Celle-ci, principalement: un être spirituel est éminemment libre, il n'exerce aucun pouvoir et répugne à devenir courtisan, il ne saurait donc être ni asservi ni récupéré. Aussi paraît-il dangereux pour l'ordre mondain, pour les institutions terrestres, et mieux vaut l'expédier ailleurs pour éviter qu'il ne contamine les autres par sa force intérieure et sa liberté intransigeante. Tel Socrate qui, condamné à mort ignominieusement à l'âge de soixante et onze ans, déclare sereinement: « Ils peuvent me tuer, ils ne pourront détruire mon âme » (« âme » ici entendue comme principe immortel).

Si donc **la vie intérieure éveille l'individu à son irréductible liberté**, on comprend que peu l'encouragent, ou encore qu'elle se retrouve encadrée dans une forme religieuse ; et on comprend aussi que, dans toute religion qui tient à s'établir et à se développer sur terre, on insiste bien davantage sur le culte et la doctrine que sur l'intériorité qui prend déjà l'allure d'un chemin buissonnier. **Il y a cette notable différence entre la pratique religieuse et la démarche spirituelle que la première s'insère dans une communauté tandis que la seconde est singulière et solitaire.** Assurément, une religion a pour rôle d'inviter et d'éveiller à la vie intérieure, mais par ses attaches terrestres elle se contente souvent de la pratique extérieure, de la croyance et de la dévotion de ses fidèles. Là encore, celui qui a soif ou nostalgie d'une vie supérieure se trouve bien orphelin : il ne reçoit guère de nourriture provenant des ministres du culte, et il s'est détourné depuis longtemps des plats réchauffés, servis par les tenants de la psychologie.

VERS LA LIBERTÉ

Un homme qui prend conscience de sa finitude, soit brusquement, lors d'un accident ou d'une maladie par exemple, soit en y réfléchissant, n'est pas nécessairement conduit à une recherche spirituelle ou philosophique. Il peut aussi être pris de désespoir, sombrer dans l'absurde, ou encore tenter d'oublier en se divertissant, en profitant des plaisirs de la vie. **Ce qui achemine vers une voie intérieure est une double injonction.** La première est connue depuis longtemps, c'est le *memento mori* de la philosophie antique : « *Souviens-toi que tu vas mourir.* » La seconde, qui en est indissociable, rappelle à l'homme mortel sa grandeur, son visage d'éternité. Bernard de Clairvaux la formule avec véhémence dans un de ses sermons : « *Souviens-toi de ta noblesse et sois honteux d'une telle défection ; n'ignore pas ta beauté pour être davantage confondu par ta laideur.* » L'abbé cistercien fait bien sûr référence à l'homme créé « à l'image de Dieu », mais qui, par ignorance ou indolence, se trouve encore bien éloigné de la « ressemblance » avec son Créateur. Le fait de ne pas se résigner à sa condition mortelle peut conduire l'homme à chercher ce qui en lui est de l'ordre de l'impérissable, la parcelle de divin qu'il aura à cœur de manifester durant son existence.

Misère et grandeur de l'homme, sur quoi le philosophe Pascal a longuement médité. Mais en quoi consiste sa grandeur ? Est-ce la pensée, que n'ont pas les autres êtres vivants, le langage articulé, l'aptitude à se servir d'instruments pour fabriquer, inventer, le goût de dominer la nature et d'exploiter les autres règnes du créé, ou la conscience de sa mort et les rites et croyances qui s'y attachent ? ... **La vraie grandeur de l'homme est d'ordre spirituel, elle repose en son esprit qui le relie à Dieu :** cette éminente dignité, propre à l'être humain, n'entraîne aucun droit, mais elle le rend totalement responsable ; elle l'invite non à exercer une suprématie, mais à avoir des égards pour tous ceux qui ne reçoivent pas les lumières de l'Esprit.

Y FAUT-IL UN GUIDE SPIRITUEL ?

La connaissance de soi nécessite-t-elle l'intervention d'une personne extérieure ? Elle demande d'aller vers soi, ce soi inconnu qui n'a rien à voir avec le personnage social, avec l'homme « ondoyant et divers » qui s'agite sur terre : c'est une rencontre avec son être profond, non une invitation à s'empresseur vers l'extérieur. Mais l'homme ordinaire ne perçoit pas la contradiction qu'il y a entre son désir d'intériorité et sa démarche qui le précipite au-dehors. Ayant peur du vide ou de l'inconnu, il cherche un maître ou un guide alors qu'il n'a pas encore fait connaissance avec lui-même.

Il court-circuite le lent processus intérieur au lieu de **rester tout simplement chez lui, en silence, afin que s'opère la décantation.** Plus on agite les eaux mêlées inférieures, plus on est dans le

trouble et la fébrilité. Il convient de se poser et de laisser reposer son âme plutôt que d'aller lui chercher un maître. Il est bon de s'accorder ce **recueillement indispensable** afin d'être touché, ne serait-ce que furtivement, par la lumière de l'Esprit qui plane sur les eaux.

Les diverses religions proposent à leurs fidèles des directeurs de conscience, des conseillers spirituels ou des maîtres, aptes à enseigner et à donner des repères. Avec le risque que certains d'entre eux puissent exercer leur pouvoir sur les âmes au lieu de veiller sur elles... **Dans l'aventure spirituelle, l'homme conscient est à la fois le pilote, le passager et le bateau. Nul autre humain ne peut diriger l'embarcation à sa place.** Tout au plus peut-on lui fournir quelques vivres, lui indiquer vents et courants. Mais c'est lui qui navigue, qui a le mal de mer, c'est lui qui tient le gouvernail. Sous le regard de Dieu.

Ce qu'il y a d'exaltant et de redoutable dans la vie spirituelle, c'est qu'elle fait découvrir à l'homme son immense liberté. Et plus le pèlerin vit selon l'esprit, plus sa liberté s'accroît. Mais voici : **n'être inféodé à personne, c'est être responsable de tout; être totalement libre, c'est se retrouver absolument seul.**

Celui qui désire avancer sur la voie intérieure n'a pas besoin de se tourner vers un maître, comme on le fait accroire de nos jours où l'Occident, oublieux de ses propres richesses, copie le modèle spirituel de l'Orient suivant lequel les disciples dépendent *d'un guru, d'un swami, d'un lama*. Selon la tradition occidentale - où convergent Athènes, Jérusalem et Rome -, la précellence est donnée à la liberté de la personne humaine et la démarche philosophique ou spirituelle s'apparente à un compagnonnage, à **une relation d'amitié entre personnes partageant une même quête, et non pas à un lien d'obéissance et de dépendance entre quelqu'un qui sait et les autres qui ont tout à apprendre de lui.**

La vision occidentale de l'être humain est celle d'une personne unique et irremplaçable, douée de libre arbitre, de mémoire et de volonté, et capable d'exercer son propre jugement. Ainsi Socrate, loin de se poser en maître, se déclare accoucheur d'âmes et converse librement avec les gens qu'il rencontre autant qu'avec ses amis. **Ainsi Jésus chemine sur les routes en compagnie d'hommes et de femmes, les interroge au lieu de les embrigader, et désigne ses apôtres par le beau qualificatif d'amis.**

Ce qui est demandé à quiconque entreprend le voyage spirituel, ce n'est pas de se rendre obéissant et fidèle envers un maître extérieur, mais d'être en toutes circonstances **fidèle à ce qui en lui-même demeure supérieur, à savoir la lumière vivante de l'Esprit.**

Il convient donc de se méfier de toute relation qui, sous prétexte d'enseignement spirituel, se transforme en assujettissement plus ou moins béat et en idolâtrie. **C'est précisément dans ce domaine que les manipulations et les enrôlements sectaires s'exercent le plus aisément, avec le consentement des disciples qui acceptent tout pourvu que quelqu'un conduise leur embarcation à leur place et les débarrasse de tout ce qui touche à la liberté :** avoir un avis personnel, risquer, juger, décider par soi-même, agir seul, conserver sa pensée et son attitude même si le plus grand nombre se montre en désaccord, inventer, créer... La « *terrible responsabilité de la solitude* » dont parle souvent Kierkegaard, tel est le poids dont beaucoup veulent se décharger — et il y a certains individus rusés, avides de pouvoir, qui acceptent le marché, moyennant finances et culte rendu à leur personne.

ENTRETENIR LE DÉSIR

Le pèlerin spirituel est un homme qui marche, mais si en lui ne réside aucune ferveur, s'il a jugulé toute émotion, tout sentiment, il n'est qu'une mécanique, une coquille vide et dessé-

chée. On ne saurait trop insister, en ces temps prudents et frileux, sur **l'importance que revêt le désir dans une démarche spirituelle. Le désir, c'est le feu de la vie, c'est l'énergie de la quête. Il ne faut surtout pas le confondre avec la convoitise ni l'avidité.** Le vrai désir fait sortir hors de soi, il permet toutes les aventures de la pensée, de la création artistique et nourrit toutes les relations véritables.

Le désir du cœur, c'est la foi qui déplace les montagnes et fait chanter au milieu de la fournaise. Sa puissance est analogue à celle de la passion amoureuse, comme l'énonce au VII^e siècle Jean Climaque qui, longtemps ermite, devint le supérieur du monastère du Sinai : *« Bienheureux celui qui a obtenu un désir de Dieu semblable à celui d'un amant passionné pour celle qu'il aime. »*

Sans la flamme du cœur, sans les éclats des émotions et la brûlure des sentiments, la vie spirituelle s'intellectualise et devient dure et arrogante, ou elle se réduit à des techniques et des formules apprises. Elle est une posture et souvent une imposture. Il faut avoir de grands, de hauts, de généreux désirs, comme le rappelle très souvent à ses sœurs Thérèse d'Avila. Vivant au temps des Grandes Découvertes, la mystique espagnole parle de l'exploration des terres intérieures comme d'un voyage tout aussi passionnant et empli de merveilles.

Puissance du désir. Ici encore l'auteur du *Nuage d'inconnnaissance* se montre un guide subtil : *« Quiconque a vrai désir d'être au ciel, il y est alors à l'instant même spirituellement. Car c'est par les désirs et non point par les pas de la marche que la grand-route et la plus prompte du ciel est courue. »* **Le désir fervent est d'ordre ascensionnel, tandis que la marche règle notre conduite en ce monde.** Il s'agit bien pour le chercheur de Dieu de conjurer l'ardeur du désir et la lenteur du pas, la ferveur et la longue patience ; de ne pas brûler les étapes et de toujours couvrir son feu. Voilà pourquoi l'escargot plus que le guépard offre une juste image du pèlerin spirituel.

Et tant qu'à rester avec le règne animal, si beau et sensible, voici ce que confie, en septembre 1896, Thérèse de l'Enfant-Jésus au sujet de son désir céleste : *« Moi, je me considère comme un faible petit oiseau couvert seulement d'un léger duvet, je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les yeux et le cœur, car malgré ma petitesse extrême j'ose fixer le Soleil divin, le Soleil de l'Amour, et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'Aigle. »*

Un pèlerin spirituel ne se préoccupe pas d'être au goût du jour, mais au goût de Dieu ; il ne se soucie pas de vivre dans l'air du temps, mais dans le souffle de l'Esprit. Tandis qu'il avance courageusement sur le chemin, la petite phrase de François d'Assise résonne dans son cœur : *« Nous ne sommes en réalité que ce que nous sommes au regard de Dieu. »*

La soif est première, elle réveille la conscience endormie et elle donne l'élan. Ce ne sont ni le raisonnement ni l'argumentation qui se révèlent décisifs dans une démarche spirituelle (sinon il s'agit d'un endoctrinement), mais bien le désir ardent et irréprouvable de découvrir une contrée que le mal ni la mort n'atteignent.

Par exemple, on peut s'intéresser à Jésus d'un point de vue historique (documenté et objectif), intellectuel (exégétique, distancé), ou théologique (savant et dogmatique) ; mais il est bien plus dynamique et authentique de se demander : **qu'est-ce qui en moi a soif de lui ?** Qu'est-ce qui me fait partir à sa rencontre ou sur ses traces ?

(d'après le livre de Jacqueline Kelen, *Bréviaire du colimaçon, Sur la vie spirituelle*, Éd. DDB, coll. Littérature ouverte, ch 2, Un désir de ciel, pp. 37-47)